ZOOM JAPON

ズーム

www.zoomjapon.info

gratuit numéro 11 - juin 2011

CINÉMA
Ça va changer

entretiens exclusifs avec
Kurosawa Kiyoshi, Kôra Kengo

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

ÉDITO Un an déjà



Il y a un an, le premier numéro de *Zoom Japon* faisait son apparition. Depuis son lancement, l'actualité au Japon a été particulièrement forte. Toute l'équipe a essayé de vous la rapporter le plus fidèlement possible, en portant son regard sur des sujets peu couverts par les médias français. Voilà pourquoi dans ce numéro, nous nous intéressons à la presse locale dans les zones sinistrées pour souligner le rôle fondamental qu'elle a joué au lendemain du séisme. C'est aussi la raison pour laquelle nous vous proposons de faire un état des lieux du cinéma japonais avec les témoignages directs des principaux acteurs du secteur. En espérant que vous continuerez à nous lire et nous soutenir dans notre démarche informative.

LA RÉDACTION
courrier@zoomjapon.info

15 % **Tel est le pourcentage d'économie d'énergie que les entreprises japonaises devraient pouvoir atteindre cet été. Depuis le séisme du 11 mars et l'arrêt de la centrale de Fukushima, le gouvernement encourage les sociétés à trouver des solutions pour réduire au maximum leur consommation.**

Couverture : Au cinéma Human Trust à Shibuya le 11 mai 2011

UN JOUR AU JAPON

Le 16 mai 2011, au pied de Tokyo Sky Tree



© Eric Rechsteiner/SHA-DO COLLECTIVE

Malgré les répliques qui restent nombreuses, les nouvelles peu rassurantes en provenance de la centrale de Fukushima Dai-ichi, les Tokyoïtes tentent de retrouver une vie normale. Ils sont nombreux à se rendre sur le site du nouvel édifice géant de la capitale qui mesure 634 mètres.

Retrouvez d'autres photos du collectif Sha-dô sur www.shadocollective.com



FUKUSHIMA La faute aux secousses sismiques

L'accident à la centrale de Fukushima Dai-ichi, en particulier au niveau du réacteur numéro un, serait la conséquence directe du séisme et non du tsunami qui avait noyé les moteurs diesel indispensables pour le refroidissement. Les spécialistes expliquent que des niveaux de radiation anormaux ont été relevés juste après le tremblement de terre du 11 mars.

POLITIQUE Le courage de KAN Naoto

Le Premier ministre a obtenu de Cepco, l'entreprise qui gère la centrale de Hamaoka (cf. Zoom Japon, n°10), l'arrêt de son fonctionnement. Une nouvelle qui ravit les Japonais. 66,2 % d'entre eux soutiennent KAN Naoto dans sa démarche et 47 % souhaiteraient que le Japon continue son désengagement à l'égard de l'énergie nucléaire.

TENDANCE Un été 2011 chaud, chaud, chaud…

Pour éviter une coupure catastrophique, la population est incitée à réduire nettement sa consommation d'électricité.

L'été 2010 avait été particulièrement chaud au Japon. Des records de température avaient été enregistrés, mais les Japonais avaient pu profiter au maximum des climatiseurs dans les bureaux ou à leur domicile pour combattre cette canicule. Rien ne dit que l'année 2011 sera aussi chaude du point de vue des températures. Toutefois, une grande partie de la population sait d'ores et déjà qu'elle aura à souffrir de la chaleur, car l'air conditionné sera utilisé au minimum pour cause de *setsuden* (réduction de la consommation d'électricité). Conséquence directe de l'accident à la centrale de Fukushima Dai-ichi qui s'est produit après le séisme du 11 mars, la pénurie d'électricité a frappé la moitié orientale du Japon, notamment la région de Tôkyô, qui a dû faire face dans un premier temps à une série de coupures de courant. Celles-ci touchaient à tour de rôle des quartiers où la population devait apprendre à vivre à la lueur des bougies. Elles se traduisaient aussi par une réduction du trafic ferroviaire, entraînant de nombreux désagréments. Progressivement, les autorités ont révisé leur approche, invitant les Japonais à se familiariser avec la notion de *setsuden* au nom de la solidarité nationale. Plusieurs campagnes de sensibilisation ont été lancées dans les semaines qui ont suivi la catastrophe. Entreprises et particuliers doivent adopter de nouvelles règles de vie afin de réduire au maximum leur consommation électrique et ainsi éviter le chaos. Une surconsommation entraînerait une paralysie du réseau et bloquerait l'ensemble du pays. Ce n'est cependant pas évident à mettre en application puisque, depuis des années, le tout électrique est devenu la norme dans l'archipel. L'exemple est d'abord donné par les entreprises comme Toyota qui fermera ses usines les jeudis et vendredis et fera travailler ses ouvriers le week-end, période où les pics de consommation sont moins élevés. Les particuliers sont incités à utiliser le moins possible leurs appareils électriques. Dans l'arrondissement d'Arakawa, à Tokyo, un concours va être mis en place pour permettre aux personnes qui auront réduit de 20 % leur consommation de remporter des cadeaux. On encourage également les salariés à s'habiller léger et abandonner le costume classique pour se rendre au travail. Lancée il y a quelques années pour d'autres raisons, cette mode du *cool biz* (*cool business,* tenue décontractée) revient en force cette année. On parle d'ailleurs de *setsuden biz* pour rappeler que la motivation pour s'y conformer n'est pas la même et qu'en arrière plan se joue l'avenir du pays. Rien que ça.

GABRIEL BERNARD



"Mets de la lumière dans ton cœur". Slogan qui invite les Japonais à économiser l'énergie.



MAIRIE DE PARIS Mairie 10 espace Japon

3 mois après le séisme et le tsunami qui ont ravagé le nord du Japon, de nombreux japonais sont toujours sinistrés. C'est pour cela que la Mairie du 10e et Espace Japon organisent une journée destinée à récolter des fonds.

Mercredi 8 juin de 13h à 17h30

dans le hall de la Mairie du 10e
72 Rue du Faubourg Saint-Martin
métro Château d'Eau

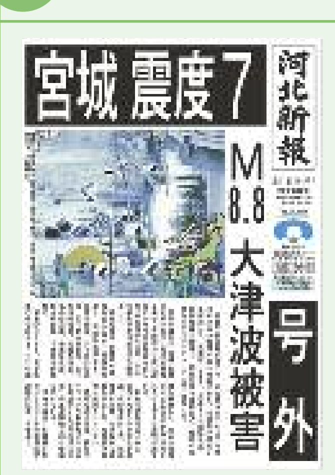
Vous pouvez participer de plusieurs façons :
- **soit en achetant un ORIGAMI : une urne de la Croix Rouge sera à votre disposition le 8 juin.**
- **soit en rejoignant l'équipe de pliage.**

MÉDIAS **Irremplaçables journaux locaux**

Au Japon, la presse régionale joue un rôle important. Les événements tragiques de mars l'ont une nouvelle fois démontré.

L'actualité française de ces derniers jours s'est concentrée sur le sort de Dominique Strauss-Khan. On a ainsi pu suivre en direct les déboires de l'ancien patron du Fonds monétaire international avec la justice américaine grâce notamment à Twitter. Les journalistes présents dans la salle d'audience pouvaient ainsi informer minute par minute des décisions prises par le juge. Dans notre monde hypermédiatisé, nous n'avons même pas été surpris de constater que l'envoyé spécial qui attendait devant le tribunal était lui-même tributaire des *tweets* de son collègue installé à quelques mètres de lui dans la salle des débats. Nul doute que nous aurons désormais bien du mal à nous passer de cette immédiateté à l'avenir dès qu'un événement important se déroulera quelque part dans le monde. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence : certaines situations ne permettent pas de répondre à ce besoin de rapidité. La catastrophe du 11 mars est venue nous le rappeler. Ce jour-là, sur la côte nord-est du Japon, la violente secousse de magnitude 9 (initialement évaluée à 8,8) et le tsunami qui l'a accompagnée ont réduit à néant la plupart des infrastructures à commencer par l'électricité et les réseaux de télécommunication. En l'absence d'outils modernes, on en est revenu aux bonnes vieilles méthodes du journalisme avec le stylo et le papier. A Ishinomaki, cité portuaire qui a subi de plein fouet la vague meurtrière, le quotidien local *Ishinomaki Hibi Shimbun* n'était plus en mesure d'informer ses lecteurs via son site Internet ou même d'imprimer quoi que ce soit. Ils ont donc sorti de grandes feuilles de papier et composé un quotidien ex-nihilo (voir Interview de son directeur p. 5) en écrivant des articles et en les recopiant pour les distribuer dans les centres d'évacuation. *"La particularité des journaux locaux, c'est qu'ils sont en mesure de répondre au besoin d'information des sinistrés avec des données précises que l'on récolte et vérifie avant de les publier"*, confirme KATÔ Takuya, directeur de la rédaction du *Fukushima Minyû*, quotidien de la ville de Fukushima située à une soixantaine de kilomètres de la centrale nucléaire du même nom qui est rapidement sous les feux de l'actualité. Quand on interroge les responsables de ces publications locales, la plupart d'entre eux insistent sur le service à rendre au public, en lui donnant un maximum d'informations précises qui lui permettra de se forger son opinion. *"Dans le cas de l'accident à la centrale de Fukushima Dai-ichi, il ne s'agissait pas pour nous de passer pour le bulletin officiel des autorités préfectorales ou nationales. Nous avons écrit des articles après avoir évalué et contrôlé les informations que l'on nous fournissait. Sur le sujet sensible des radiations, alors que tous les chiffres n'étaient pas fournis au niveau national, nous avons pu apporter des données concrètes à nos lecteurs après avoir enquêté sur place"*, ajoute KATÔ Takuya. Une démarche que revendique aussi NOZAWA Tatsuya, patron de l'*Iwaki Minpô*. Ce dernier se montre aussi très sévère à l'égard des grands médias nationaux dans la manière dont ils ont couvert le terrain. *"Suite à l'accident à Fukushima Dai-ichi, les journalistes des principaux médias ont quitté Iwaki (située à 45 kilomètres au nord de la centrale). Du coup, les informations sur la situation autour de la centrale ont quasiment disparu des télévisions et des colonnes des grands journaux. Par ailleurs, comparée à d'autres zones, Iwaki a été moins touchée. Il n'y avait donc pas d'images fortes à montrer, pas de bateau sur le toit d'un immeuble par exemple. Nous sommes restés et nous avons accompli notre travail consciencieusement. Pour moi, l'idée noble que je me faisais des grands médias a disparu avec cette catastrophe"*, explique-t-il avec amertume. Au *Kahoku*

Dans les heures qui ont suivi le séisme...


河北新報
宮城 震度7
M8.8 大津波被害
号外


福島民友
東日本巨大地震
M8.8 死者・不明多数


いわき民報
いわきで震度6弱
国内最大のM8.8

Le 11 mars, quelques minutes après la violente secousse et l'arrivée du tsunami, le *Kahoku Shimpô*, principal quotidien de Sendai, publiait une édition spéciale (*gôgai*) annonçant que la préfecture de Miyagi avait été frappée par un très violent séisme. Plus au sud, le *Fukushima Minyû* évoquait dans son édition du 12 mars la situation d'urgence à la centrale de Fukushima. De son côté, l'*Iwaki Mimpô* soulignait le même jour qu'il s'agissait du tremblement de terre le plus fort jamais enregistré dans l'archipel.

Shimpô, principal quotidien de Sendai, ville d'un million d'âmes fortement touchée par le séisme, la plupart des efforts ont porté sur le reportage sur le terrain. *"Dans ce genre de situation, le papier reste le meilleur moyen d'être informé"*, affirme AIDA Saburô, l'un de ses administrateurs. Malgré le chaos qui régnait alors, le *Kahoku Shimpô* n'a pas cessé ses activités. Dans les minutes qui ont suivi le tremblement de terre une édition spéciale a été distribuée gratuitement dans la ville. *"Nous avons ensuite été à la rencontre des sinistrés pour recueillir leurs témoignages et évaluer les dégâts différents d'un quartier à l'autre. Toutefois, il ne s'agissait pas de faire du catastrophisme, notre optique a été plutôt d'aider à surmonter la catastrophe elle-même, en fournissant des informations pratiques, et de nous projeter vers l'avenir. Plusieurs de nos articles ont d'ailleurs été repris par d'autres journaux du pays, ce qui a permis de faciliter les actions entreprises pour venir en aide aux régions touchées"*, ajoute AIDA Saburô. Le travail réalisé par ces titres de la presse régionale a permis de combler de façon efficace l'absence de tous ces nouveaux outils de communication vis-à-vis desquels nous sommes devenus dépendants. *"Vivre sans électricité ou sans eau et avec un minimum de nourriture, ce n'est pas évident, mais vivre sans accès à l'information, c'est pire que tout"*, explique un habitant d'Ishinomaki qui se fécilite des efforts consentis par son journal local pour maintenir le fil de l'info.

ODAIRA NAMIHEI



INTERVIEW

ÔMI Kôichi, directeur de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun*

Avec 3014 morts (au 21 mai 2011), la ville d'Ishinomaki a été durement touchée par le séisme et le tsunami du 11 mars. Le principal quotidien de la cité a joué un rôle important dans les jours qui ont suivi.

Que s'est-il passé au journal juste après le séisme ?

ÔMI Kôichi : Nous avons réfléchi à la manière dont nous pouvions réagir alors que les principaux relais avec les sinistrés étaient coupés. Nous avons décidé de réaliser et d'afficher un journal écrit à la main dans lequel nous rapporterions quelques informations clés et apporterions un peu de réconfort aux victimes.

Quels ont été les dégâts au niveau humain et matériel pour votre journal ?

Ô. K. : Le bâtiment a été en partie submergé par la vague. Sur nos trois rotatives, une a été endommagée. Sur le plan humain, un de nos reporters s'est retrouvé prisonnier des flots. Il a néanmoins réussi à s'accrocher à des débris et pu être sauvé le lendemain par un hélicoptère. Un autre de nos journalistes a tenté d'échapper au tsunami en voiture pour aller se réfugier sur les hauteurs. *"J'ai eu l'impression d'être pris en sandwich entre la montagne et les tonnes de débris charriées par les flots plutôt que de pouvoir être avalé par le tsunami"*, nous a-t-il raconté. Il a eu la peur de sa vie. Quand l'eau a commencé par se retirer, j'ai pris une bicyclette pour aller évaluer les dégâts dans la ville avant de revenir et de décider ce que nous allions faire. Après la publication de notre journal manuscrit, trois employés ont passé la nuit dans leur voiture et les autres ont trouvé refuge dans un centre d'évacuation.

Quelle a été votre politique en matière d'information après le séisme et comment vos lecteurs y ont réagi ?

Ô. K. : Comme nous étions nous-mêmes des victimes, il nous a semblé indispensable de rapporter une information claire et précise sur ce qui était arrivé. Les sinistrés dont nous faisions aussi partie souhaitaient comprendre ce qui s'était passé ce jour-là à 14h46. Cela passait d'abord par une information vérifiée qui rapporte la réalité de la situation. Nous avons tout fait pour y parvenir afin d'éviter que la publication d'informations non vérifiées entraîne la confusion voire la panique. Le seul fait d'avoir publié ce journal manuscrit a été bien reçu par la population et cela a donné du crédit à notre travail.

En cas de catastrophe, quelle doit être la mission première d'un journal ?

Ô. K. : Puisque le séisme et le tsunami ont touché notre région, notre principale mission a été d'en rendre compte auprès des victimes et des personnes vivant à l'extérieur de la zone. Comme je l'ai déjà dit, cela passe par la publication d'informations confirmées. Mais notre rôle est également de relayer les communiqués officiels, de rapporter la situation dans les centres d'évacuation, en publiant le nombre des personnes concernées et en dressant une liste précise district après district. Il fallait aussi évaluer les besoins pour l'avenir et informer sur l'état réel des infrastructures qui varie d'un endroit à un autre.



*Edition spéciale de l'*Ishinomaki Hibi Shimbun *du 12 mars entièrement rédigée à la main et affichée sur les murs du journal. En haut, à gauche, on peut lire en rouge "Agissons en fonction des informations vérifiées".*

Ishinomaki Hibi Shimbun

Des voix comme celle du maire de la ville de Minami Sôma ont critiqué les grands journaux dans leur façon de faire leur travail. Qu'en pensez-vous ?

Ô. K. : En dehors des zones sinistrées, les journaux se livrent à une forte concurrence dont l'élément déterminant est la vitesse à laquelle ils publient une information. Voilà pourquoi les reportages réalisés par téléphone ne permettent pas d'évaluer correctement la réalité de la situation. Bien sûr cette façon de procéder convient aux lecteurs situés dans les régions qui n'ont pas été touchées, mais je comprends la colère de ceux qui, comme le maire de Minami Sôma, s'insurgent contre ces méthodes. Il est indispensable de se déplacer dans les zones touchées pour mesurer l'ampleur réelle des destructions. Les médias locaux comme le nôtre n'ont pas la même approche de la question. Nous devons répondre aux besoins des lecteurs sinistrés.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.



Cinéma : ça bouge

Au cinéma Human Trust dans le quartier de Shibuya à Tôkyô, les spectateurs ont à leur disposition des prospectus sur les films à venir.

Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

TENDANCE **Une bonne santé de façade**

Apparemment, le cinéma japonais se porte bien. Une production en hausse, de plus en plus d'écrans. Mais que cache cette réalité ?

"*L'avènement du numérique a très sensiblement diminué les coûts de production et favorisé l'émergence de nouveaux réalisateurs. Toutefois, une bonne partie des films que l'on diffuse aujourd'hui dans les salles de cinéma sont des productions bas de gamme qui tendent vers une certaine uniformisation. Désormais, on ne présente pratiquement plus d'œuvres originales et innovantes comme il en existait à la fin des années 1960 et au début des années 1970. Depuis que j'ai réalisé* Dogra Magra *en 1988, les possibilités de tourner se sont évanouies pour moi*". C'est en ces termes que le cinéaste MATSUMOTO Toshio, une des figures de l'ATG (Art Theatre Guild of Japan), résume la situation du cinéma japonais actuel. La Maison de la culture du Japon à Paris lui rend notamment hommage du 7 juin au 23 juillet dans le cadre d'un cycle consacré à cette association de cinéastes qui a beaucoup contribué à l'exploration de nouveaux territoires cinématographiques. Comme d'autres, MATSUMOTO Toshio constate avec un peu d'amertume les changements observés au cours des deux dernières décennies et qui ont totalement bouleversé le monde du cinéma. D'une part, le nombre d'écrans a pratiquement doublé en 20 ans. En 1990, on en avait recensé 1 836. Fin 2010, ils étaient 3 412 dans tout l'archipel. Cette inflation d'écrans s'explique en grande partie par la multiplication des complexes cinématographiques (*shinekon*) dont le nombre n'a cessé de croître depuis 2000. A l'époque, sur les 2 524 écrans, 1 123 appartenaient à des complexes. A la fin de l'année dernière, sur les 3 412 écrans, 2 774 faisaient partie d'établissements multi-salles où l'on se rend pour voir des films, mais surtout consommer des spectacles dont MATSUMOTO Toshio dénonce le côté uniforme. Parallèlement à l'augmentation du nombre d'écrans, on a constaté un quasi doublement des sorties de films japonais. En 1990, il y en avait eu 239. Vingt ans plus tard, 408 productions japonaises ont été projetées dans les salles obscures de l'archipel. Dans le même temps, le nombre de films étrangers distribués a baissé, passant de 465 en 1990 à 308 en 2010. A première vue, c'est une bonne nouvelle de voir les productions nationales supplanter les œuvres venues d'ailleurs (essentiellement de Hollywood). En d'autres termes, la part du cinéma japonais est aujourd'hui de 53,6 % contre 41,4 % en 1990. Cette évolution qui a permis aux productions nippones de reprendre des parts de marché s'explique notamment par une mutation des modes de financement du cinéma. Outre l'arrivée des chaînes de télévision toujours en quête de programmes pour compléter leurs grilles, on a vu émerger les comités de production (*seisaku iinkai*) au sein desquels on retrouve plusieurs investisseurs désireux de mutualiser les coûts. C'est en soi une bonne chose, mais rien ne permet d'af-

De plus en plus de films produits chaque année

firmer que ce nouveau mode est bon pour le cinéma. En effet, la formule est une garantie pour les investisseurs qui n'ont pas à s'engager de façon excessive au niveau financier. Mais ces derniers souhaitent, compte tenu du système de distribution axé sur les complexes cinématographiques, que les films produits attirent le plus grand nombre et soient une source de profits. C'est pourquoi bon nombre des longs métrages qu'ils financent sont des adaptations de manga à succès (voir *Zoom Japon* n°2, juillet-août 2010) sous forme de dessins animés ou de fictions. L'un des derniers exemples en date est *Gantz Perfect Answer* de SATÔ Shinsuke avec MATSUYAMA Kenichi. Adapté de la série à succès signée OKU Hiroya [éd. Tonkam], le film est sorti le 23 avril, attirant quelque 424 000 spectateurs et générant plus de 550 millions de yens de recettes au cours des deux premiers jours de son exploitation. Même si tout le monde s'accorde pour dire que le film n'est pas une réussite cinématographique, la formule a une nouvelle fois fonctionné, ce qui n'est pas sans agacer certains observateurs comme SAITÔ Morihiro. Celui-ci dénonce depuis plusieurs années l'appauvrissement du cinéma japonais et un système pernicieux à long terme. A force de présenter des films conçus selon des recettes purement commerciales, leur contenu s'appauvrit, ce qui contribue à faire disparaître l'originalité des salles de cinéma. Voilà le défi auquel le 7ème Art japonais est confronté et qu'il va devoir relever s'il ne veut pas finir par disparaître. En effet, d'un point de vue technique, la plupart des films produits dans l'archipel sont irréprochables. Les techniciens japonais sont de grands professionnels et bon nombre des jeunes réalisateurs ont été formés dans la pub ou à la télévision. Ils savent parfaitement rester dans les clous en ce qui concerne les budgets et construisent leurs œuvres comme s'ils tournaient un téléfilm. Voilà qui satisfait les producteurs parmi lesquels figurent bien souvent des chaînes de télévision qui trouvent ainsi des contenus pour leur grille de programmes. Les distributeurs ne s'en plaignent pas non plus. Eux qui participent aussi aux comités de production ont l'assurance que les films seront d'un point de vue commercial presque sans risques. Bref tout le monde s'y retrouve, y compris les spectateurs (jeunes dans leur majorité) qui découvrent sur grand écran des longs métrages adaptés de leurs mangas préférés avec des acteurs qu'ils ont déjà pu apprécier dans des films publicitaires ou sur le petit écran. Le seul perdant dans l'histoire, c'est le cinéma qui finira par ne plus avoir la capacité de surprendre et d'innover. Bien sûr, il existe encore des cinéastes qui osent et qui font des films innovants. Mais ils n'ont guère les moyens d'être vus en dehors de petits cercles. Or un film qui n'a pas la possibilité d'être diffusé parce qu'il ne satisfait pas au mode de fonctionnement actuel constitue une perte à long terme pour le cinéma dans son ensemble. Une conclusion qu'un réalisateur aussi talenteux que MATSUMOTO Toshio ne démentira pas.

ODAIRA NAMIHEI

INTERVIEW

KUROSAWA Kiyoshi veut encore y croire

Vous avez récemment dirigé une série d'ouvrages intitulée* Le Cinéma japonais est vivant *[éd. Iwanami Shoten]. Pourtant, on a l'impression que le 7ème Art nippon a perdu de sa superbe. Il est moins représenté dans les festivals internationaux. On finit par se demander s'il est vraiment vivant.

KUROSAWA Kiyoshi : Jusque dans les années 1980, les grands maîtres du cinéma japonais occupaient le terrain. Il y avait, par exemple, KUROSAWA Akira, SUZUKI Seijun, OSHIMA Nagisa, IMAMURA Shôhei auxquels je voudrais ajouter MASUMURA Yasuzô, FUKASAKU Kinji et KUMASHIRO Tatsumi. A partir de la décennie suivante, les cinéastes qui ont fait leur apparition étaient complètement différents. Cela dit, je ne pense pas que ce soit propre au Japon. C'est un phénomène que l'on a pu constater ailleurs dans le monde. Cette nouvelle génération comparée à la précédente a clairement des points faibles, mais je ne pense pas pour autant qu'ils soient moins bons. Prenez par exemple les films de KITANO Takeshi ou AOYAMA Shinji. Ils tournent avec de petits budgets, sans vedettes et parfois utilisent de la vidéo. Mais cela ne les empêche pas de faire des films plus ancrés dans la réalité et plus en phase avec leur temps que les anciens grands maîtres japonais. Pour ce qui est de savoir si les festivals internationaux doivent apprécier ou non ces films modernes, ce n'est pas à nous, Japonais, de le dire.

Le monde du cinéma au Japon a beaucoup changé depuis une vingtaine d'années. En tant que réalisateur, comment avez-vous ressenti cette évolution ?

K. K. : Les conditions de production dans le cinéma japonais ont subi deux grandes évolutions depuis les années 1990. Il y a d'abord eu l'entrée en jeu des chaînes de télévision qui se sont lancées dans la production cinématographique. En 2011, la quasi totalité des films à vocation commerciale sont produits par des chaînes de télé. L'inconvénient, c'est que la qualité des œuvres se rapproche de celles réalisées pour le petit écran. En même temps, l'arrivée des chaînes de télévision a permis de garantir du travail au personnel technique et aux acteurs comme c'était le cas dans le passé. Second changement, le développement de la vidéo. C'est une tendance qui existe aussi dans d'autres pays. L'image capturée par ces appareils, si on la compare à celle des films classiques, est à peine inférieure. Par conséquent, on peut arriver à faire des films d'aussi bonne qualité d'image pour peu qu'on utilise ces caméras comme il faut. On s'en aperçoit avec des superproductions, des films d'art et d'essai et même des films réalisés par des étudiants.
On peut donc dire que ces deux changements offrent de nombreuses opportunités aux réalisateurs qui en ont tenu compte. Pour ceux qui, en revanche, ont choisi de les ignorer, les possibilités de tourner se font plus rares.



Odaihara Namihei

Né en 1955 à Kôbe, KUROSAWA Kiyoshi est un des cinéastes japonais les plus connus à l'extérieur des frontières de l'archipel. Réalisateur et scénariste, on lui doit notamment *Cure* (1997), *License to live* (1998), *Charisma* (1999), *Kaïro* (2000), *Jellyfish* (2003) et le remarquable *Tokyo Sonata* (2008). Depuis 2005, il enseigne à l'université des Arts de Tôkyô. Il a également publié de nombreux ouvrages de réflexion sur le cinéma dont *KUROSAWA Kiyoshi, 21 seiki no eiga wo kataru* [KUROSAWA Kiyoshi raconte le cinéma du XXIème siècle, éd. Seidosha, 2010, inédit en français].

Les complexes cinématographiques se multiplient au détriment des petites salles qui mettent la clé sous la porte. Cela se traduit par une tendance à privilégier les blockbusters et à délaisser les autres films. Quel est votre sentiment à cet égard ?

K. K. : C'est un vrai danger. Il suffit de regarder les genres de films japonais qui sortent chaque année pour s'en rendre compte. Cela me dérange beaucoup. Comme je le disais précédemment, l'entrée en jeu des chaînes de télévision en est la cause. Si on écoute les producteurs télé, les œuvres qu'ils financent doivent être projetées dans les complexes cinématographiques. Les films qui n'en bénéficient pas doivent trouver un autre chemin. Il y a les marchés extérieurs. Toutefois, il n'est pas toujours évident de produire des films qui correspondent aux attentes des spectateurs étrangers. Il faut donc que les cinéastes japonais se creusent la tête et trouvent des thèmes susceptibles d'attirer les spectateurs étrangers. Et ça aussi, c'est loin d'être facile.

A quel avenir est promis le cinéma japonais ?

K. K. : De quel cinéma parle-t-on ? Au niveau du cinéma dit commercial, les incertitudes sont très nombreuses. Si on tourne son regard vers les œuvres réalisées par des jeunes au moyen de caméras vidéo, on peut trouver quelques bijoux. C'est là que se trouve l'espoir du cinéma japonais. De mon point de vue, ce cinéma est aujourd'hui mûr. Par rapport au cinéma commercial, il est bien plus varié et intéressant, mais il n'a pas encore atteint un niveau international. Le problème pour ces jeunes réalisateurs, c'est qu'ils n'ont pas la possibilité de montrer leurs films à beaucoup de gens. Ils ne connaissent pas les moyens pour y parvenir, ce qui les empêche pour l'instant de se faire connaître. Je suis certain que, parmi tous ces jeunes réalisateurs âgés d'une vingtaine d'années, bon nombre d'entre eux ont les qualités pour être de grands metteurs en scène. Il ne fait aucun doute qu'ils finiront par percer. S'ils ne se limitent pas au marché japonais et qu'ils arrivent à se faire remarquer à l'étranger, je pense que l'avenir du cinéma japonais au cours des dix ou vingt prochaines années s'annonce plutôt radieux. Je suis donc assez optimiste dans la mesure où cette nouvelle génération de réalisateurs ne se satisfera pas des conditions qui existent actuellement au Japon. Elle cherchera assurément les moyens de les améliorer ou de les contourner.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. N.

RÉALISATION Une génération qui en veut

Inconnus du grand public en dehors du Japon, de jeunes réalisateurs sont en train de s'imposer dans l'archipel.



DR

Kawa no soko kara konnichiwa (Sawako Decides) réalisé par ISHII *Yûya.*

Les KORE-EDA, KUROSAWA, AOYAMA ou KITANO n'ont qu'à bien se tenir. De tout jeunes réalisateurs sont prêts à assurer la relève. Mais quels sont les sujets abordés dans leurs films ? *"Cette génération traite essentiellement d'une jeunesse qui n'a pas connu l'époque prospère de la bulle financière des années 1980,* explique le directeur du festival de Tôkyô, YATABE Yoshi. *Tous mettent en avant dans leurs films le climat d'anxiété et l'instabilité des jeunes d'aujourd'hui."* Rien de déprimant pour autant, grâce à un sens de l'humour hors du commun, souvent teinté de causticité ou d'ironie. Le chef de file de cette nouvelle génération de cinéastes s'appelle YAMASHITA Nobuhiro. *"Il est considéré comme le Kaurismaki japonais,* reconnaît YATABE Yoshi. Ça fait dix ans qu'il a débuté et il a une technique bien à lui pour mélanger le drame et l'humour. Comme dans *Linda Linda Linda*, qui dépasse le simple portrait d'un *girls band* pour évoquer l'adolescence dans ce qu'elle a de plus juste. Dans la même veine, ISHII Yûya a eu un énorme succès avec son film *Kawa no soko kara konnichiwa* (*Sawako decides*). *"Comme YAMASHITA, il excelle à truffer de pointes d'humour des films pas forcément drôles au départ,* raconte YATABE Yoshi. *Mais dans ce registre, j'ai un faible pour IRIE Yû , qui écrit lui-même ses scénarios, maîtrise merveilleusement la technique et l'art du plan séquence." 8000 Miles,* sa comédie dramatique sur un groupe de rappeurs provinciaux a connu un bouche à oreille exceptionnel. Autre portraitiste de la jeunesse japonaise d'aujourd'hui, ÔMORI Tatsushi, *"dont il traduit à merveille l'état d'esprit et les valses hésitations",* ajoute le directeur du festival de Tôkyô.

Plus sérieux, du moins en apparence, FUKADA Kôji est reconnu pour sa cinéphilie pointue et une inspiration très littéraire. YAMADA Kôichi, célèbre critique de cinéma et ami de François Truffaut, dit de lui qu'il est le Rohmer japonais. *"Son dernier film,* Hospitalité, *traite de l'accueil de sans papiers dans une famille japonaise d'aujourd'hui. C'est un film formellement mal dégrossi, mais d'une ampleur universelle",* explique-t-il. L'humanisme qui s'en dégage l'inscrit dans la lignée des grands cinéastes japonais, OZU ou NARUSE. De même, KUMAKIRI Kazuyoshi, ancien réalisateur de films de genre, est devenu plus demandé depuis son film *Sketches of Kaitan City,* primé cette année au festival de Deauville. *"Son cinéma a mûri, pour évoquer des thèmes plus actuels, plutôt durs et désespérés",* constate YATABE Yoshi. Ce panorama ne serait pas complet sans évoquer MATSUE Tetsuaki . Car le réalisateur de *Live Tape* est sans doute *"le plus atypique de tous".* C'est un réalisateur qui s'amuse à abolir les frontières entre les deux côtés de la caméra et qui mélange documentaire et fiction. *"Je vais vous donner un truc pour reconnaître un cinéaste qui compte,* précise le directeur du festival de Tôkyô. *Il suffit de voir s'il travaille avec le chef opérateur SHINDÔ Ryôtô. C'est peut-être lui qui symbolise le mieux le cinéma japonais d'aujourd'hui. C'est le technicien qu'on s'arrache."* Si, après ça, vous pensez encore que le cinéma japonais manque de souffle, c'est à désespérer.

UOZUMI SAKIKO

Chercher les femmes !

Les réalisatrices sont de plus en plus nombreuses alors que ce métier a longtemps été au Japon l'apanage exclusif des hommes. Un phénomène récent, impulsé par la charismatique KAWASE Naomi dès son premier film, *Suzaku*, Caméra d'or à Cannes en 1997, et poursuivi par des jeunes femmes nées au milieu des années 1970, comme NISHIKAWA Miwa. *"Ses scénarios sur des sujets très actuels sont remarquablement écrits",* s'enthousiasme YATABE Yoshi, directeur du festival de Tokyo. Cette ancienne assistante de KORE-EDA s'est lancée dans la réalisation en 2002 avec *Hebi-Ichigo* (*Wild Berries*) sur le délitement d'une famille. Elle n'avait alors que 29 ans. Son deuxième film *Yureru*, un autre drame familial, a été sélectionné à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes et son troisième, *Dear Doctor,* sur le dépeuplement des campagnes, a remporté un grand succès et de nombreux prix au Japon.



Dear Doctor de NISHIKAWA *Miwa.*

INOUE Tsuki est née la même année que NISHIKAWA, en 1974. *"Elle n'a tourné qu'un seul long métrage,* Fuwaku no adagio (Autumn adagio), *mais je la suis depuis ses premiers courts métrages,* raconte YATABE Yoshi. *Elle sait filmer la frustration des femmes et fait une utilisation remarquable de la musique."* Très respectée dans le milieu du cinéma, YOKOHAMA Satoko, née en 1978, a imposé un style naturaliste et élégant. Cette ancienne assistante de SONO SION fait éclater avec grâce le corset des obligations sociales ou familiales. Parmi les réalisatrices qui comptent, citons encore IGOUCHI Nami, née en 1967, connue pour ses succès : *Inu neko (The Cat Leaves Home)* et *Hito no sex wo warauna (Don't laugh at my romance),* OGIGAMI Naoko, née en 1972 et remarquée pour son film *Kamome Diner,* sur une femme qui peine à trouver des clients pour le restaurant japonais qu'elle vient d'ouvrir à Helsinki, et la benjamine ANDO Momoko, fille de l'acteur OKUDA Eiji née en 1982, dont le film *Kakera,* sur une amitié homosexuelle, a fait son petit effet.

U. S.

CASTING **Graines de stars**

A l'instar des metteurs en scène, la cote des jeunes acteurs et actrices explose au pays du Soleil-levant.

MEILLEURS ESPOIRS MASCULINS

MATSUYAMA Kenichi. Né le 5 mars 1985 à Aomori. C'est un acteur caméléon, capable de jouer aussi bien les héros romantiques que les méchants de films d'action. Héros sensible de *La Ballade impossible* de Tran Anh Hung, il a éclaté en 2006 dans l'adaptation du manga *Death Note* de KANEKO Shûsuke. Talent confirmé dans *Hito no sex wo warauna (Don't laugh at my romance)* signé par IGUCHI Nami.

KASE Ryô. Né le 9 novembre 1974 à Kanagawa, son rôle de *freeter* accusé à tort d'être un *chikan* (personne qui profite des trains bondés pour peloter les femmes) dans *Soredemo boku wa yattenai (I just didn't do it)*, en 2006, a beaucoup marqué au Japon. Mais son physique ordinaire lui permet d'apparaître dans des films d'origine très diverse comme *Lettres d'Iwô Jima* de Clint Eastwood, *Outrages* de KITANO Takeshi ou *Restless*, le dernier Gus Van Sant.

Eita. Né le 13 décembre 1982 à Niigata, il a typiquement le look des *sôshoku danshi*, ces jeunes Japonais dits "mangeurs d'herbes" à cause de leur attitude nonchalante. Remarqué dans *Waterboys* en 2003, sur un groupe de lycéens pratiquant la natation synchronisé, il a surtout collectionné les prix grâce à *Dear Doctor,* en 2009, signé NISHIKAWA Miwa.

ARATA. Né le 15 septembre 1974 à Tokyo, ce mannequin s'est fait connaître en débutant dans *After life* de KORE-EDA en 1999. Depuis, il est devenu l'acteur fétiche de WAKAMATSU Kôji, en jouant dans *United Red Army*, *Le Soldat dieu* et surtout en incarnant MISHIMA Yukio dans le prochain film du réalisateur.

NISHIJIMA Hidetoshi. Né le 29 mars 1971 à Tokyo, cet acteur cinéphile, lecteur passionné des *Notes sur le cinématographe,* de Robert Bresson, a joué dans *Dolls* de KITANO Takeshi. Il apparaîtra prochainement en France comme interprète de *Memories corner,* le premier film d'Audrey Fouchet.

ODAGIRI Jô. Né le 16 février 1976 à Okayama, c'est un acteur anticonformiste, ayant toujours rêvé d'être réalisateur. Un de ses courts métrages est d'ailleurs passé à Rotterdam. Il a été plus remarqué dans *Jellyfish* de KUROSAWA Kiyoshi ou *Yureru* de NISHIKAWA Miwa. On l'attend de pied ferme dans *Miracle,* le prochain KORE-EDA.

MEILLEURS ESPOIRS FÉMININS

MIYAZAKI Aoi. Née le 30 novembre 1985 à Tokyo, son look de poupée *kawaii* et ses jambes interminables lui assurent une grande popularité. Elle a débuté à 4 ans. Prix d'interpréation au festival des Trois continents, à Nantes en 2001, pour *Gaichû (Harmful Insect)*, elle apparaît l'année suivante à Cannes dans *Eureka* de AOYAMA Shinji, réalisateur dont elle devenue une fidèle.

Asô Kumiko. Née le 17 juin 1976 à Chiba est une actrice à l'aise dans tous les registres et un talent qui éclate au grand jour dans *Kanzo Sensei (Dr Akagi)* de IMAMURA Shôhei en 1998. Depuis, elle enchaîne les films des plus grands : KUROSAWA Kiyoshi, MIIKE Takashi, NAKATA Hideo ou KITANO Takeshi.



DR

MATSUYAMA Kenichi dans Kamui Gaiden de SAI Yôichi (2009).

AOI Yû. Née le 17 août 1985 à Fukuoka, elle a débuté en 2001, dans *All About Lily Chouchou* de IWAI Shunji. Elle s'est fait remarquer cinq ans plus tard dans *Hula Girl* de Lee Sang-il, dans un rôle très frais de danseuse hawaïenne. Elle a aussi livré des pizzas à un *hikikomori* (personne qui vit coupée de la société) dans l'un des sketchs de *Tokyo*.

ONO Machiko. Née le 4 novembre 1981 à Nara, cette actrice de films d'auteur est appréciée pour son jeu sobre et naturel. KAWASE Naomi, qui l'a repérée adolescente, lui a donné son premier rôle dans *Suzaku* en 1997. Mais c'est le Grand prix reçu dix ans plus tard à Cannes pour *La forêt de Mogari* qui lui a offert la célébrité.

MITSUSHIMA Hikari. Née le 30 novembre 1985 à Okinawa est la jeune actrice qui monte. Elle perce en 2009 dans *Ai no mukidashi (Love Exposure)* de SONO Sion. Depuis, elle tourne sans compter : *Kawa no soko kara konnichiwa (Sawako decides)* de ISHII Yûya qu'elle épouse en 2010, ou *Ichimei* de MIIKE Takashi présenté cette année à Cannes.

YOSHITAKA Yuriko. Née le 22 juillet 1988 à Tokyo, cette reine de la comédie romantique connaît actuellement un succès monstre dans *Konzen Tokkyû,* l'histoire d'une fille qui ne sait choisir lequel de ses petits amis épouser. Elle avait pourtant débuté dans un registre plus dramatique avec *Noriko no Shokutaku (Noriko's Dinner Table)* et *Hebi ni piasu (Serpents et piercings)*.

NAGASAKU Hiromi. Née le 14 octobre 1970 à Ibaraki, son joli minois permet à cette ancienne idole d'exceller dans les rôles de femmes fatales. Elle débute au cinéma en 2003 dans *Doppelganger* de KUROSAWA Kiyoshi , avant d'être remarquée en femme libérée dans *Hito no sex wo warauna (Don't laugh at my romance)*. Son rôle de kidnappeuse dans *Yôkame no semi (La Cigale du huitième jour)* rencontre actuellement un grand succès.

U. S.

FORMATION **L'avenir se joue à l'école**

L'école fondée par le cinéaste IMAMURA Shôhei rêve d'influencer la société.

C'est en 1975 que l'Ecole du cinéma japonais (Nihon eiga gakkô) a été fondée à Yokohama par IMAMURA Shôhei, Palme d'or à Cannes en 1983 et 1997, dans le but de former de nouvelles générations de cinéastes. Le 1er avril 2011, l'établissement a changé d'appellation et s'est transformé en Université du cinéma japonais (Nihon eiga daigaku). *"Ce changement de statut avait été souhaité par Imamura, mais il avait jugé que ce n'était pas encore le bon moment. Aujourd'hui, les conditions sont réunies et nous avons décidé de le faire"*, explique le critique TAKAHASHI Seori qui la codirige avec SATÔ Tadao connu en France pour son Histoire du cinéma japonais [Editions Centre Georges Pompidou, 1997]. Il rappelle que plusieurs grands noms du 7ème Art sont passés par cette école comme MIIKE Takashi ou MOTOHIRO Katsuyuki, *"sans oublier le romancier ABE Kazushige qui a été récompensé par le prix Akutagawa* [l'équivalent du Goncourt au Japon]", ajoute-t-il avec une



Nihon Eiga Daigaku

La façade de la nouvelle Université du cinéma japonais.

pointe de fierté. Il ne s'agit pas de former uniquement des techniciens du cinéma, mais de contribuer à la formation d'individus capables de comprendre les enjeux du cinéma. *"Cette université a trois caractéristiques. La première est qu'on y étudie à la fois la théorie et la production cinématographiques. On forme les futures générations de critiques et de réalisateurs. Ensuite, nous entendons nous positionner en tant que centre de recherche sur le cinéma asiatique. Enfin, nous souhaitons profiter de la force d'attractivité du cinéma pour participer à la dynamisation des régions au Japon"*, poursuit TAKAHASHI Seori. Il est persuadé que le cinéma, malgré les changements intervenus ces dernières années, conserve un potentiel important pour influencer la société. *"Je crois que nous devons insister sur les aspects qui ont fait la renommée du cinéma japonais comme son esthétique et son rapport à la nature qui ont attiré les regards du monde entier"*, confirme-t-il. *"Comme vous le savez, le Japon traverse une situation extrêment difficile depuis le séisme du 11 mars. Malgré cela, je suis persuadé que nous parviendrons à reconstruire une société encore plus belle que par le passé. Le cinéma y contribuera. La culture japonaise a toujours mis en avant l'harmonie avec la nature et abordé la question de la sensibilité à son égard. Le cinéma peut contribuer au débat. Le temps est venu pour le cinéma de s'investir encore davantage dans la société, en y apportant sa propre sensibilité et ses propositions."*

GABRIEL BERNARD



INTERVIEW

KÔRA Kengo, un acteur touche-à-tout prometteur

Avez-vous un acteur qui vous inspire ? Si oui, lequel ?
KÔRA Kengo : Parmi ceux dont je me sens proche, je citerai ÔMORI Nao [acteur de télévision, de clips publicitaires, il s'est fait remarquer en 2003 pour son interprétation dans *Vibrator* de HIROKI Ryûichi présenté au Festival de Venise]. C'est quelqu'un qui sait comment se placer et réagir quelle que soit la réplique qu'on lui a confiée. C'est vraiment un excellent acteur.

Vous tournez beaucoup. Comment parvenez-vous à changer de personnage aussi souvent ?
K. K. : Pour chaque rôle, j'essaie de comprendre ce qui peut m'attirer en lui. Et même lorsqu'un rôle ne m'inspire peu de sympathie, je cherche à le comprendre et à m'en imprégner. Un personnage, quel qu'il soit, est un être humain. Je suis moi-même un être humain et le personnage que je vais incarner exprime des sentiments humains. En d'autres termes, je crois que dans chacun des personnages que j'interprète on retrouve un peu de moi. Depuis que j'enchaîne les films, je dois dire que je fais beaucoup plus attention à ma personne et à ma vie privée que par le passé. C'est sans doute pour éviter les confusions qui peuvent voir le jour à force de multiplier les apparitions sur les écrans.



© Après Inc.

Né le 12 novembre 1987 à Kumamoto, il a été révélé en 2008 pour sa belle performance dans le film *Hebi ni piasu* [Serpents et piercings, inédit en France] de NINAGAWA Yukio adapté du fameux best seller éponyme. Cet acteur élégant tourne beaucoup et excelle dans tous les registres que ce soit en beau ténébreux qui se suicide au début de *La Ballade de l'impossible* de Tran Anh Hung ou en *hikikomori* dans *Oniichan no hanabi* [Fireworks from the heart, présenté le 14 mai dans le cadre du ciné-club de *Zoom Japon*] de KUNIMOTO Masahiro.

Vous avez tourné avec AOYAMA Shinji, Tran Anh Hung pour ne citer que ces deux cinéastes connus. Comment vous ont-ils choisi ?
K. K. : Je pense que ce n'est pas sur ma personne que le choix s'effectue, mais plutôt sur le rôle que j'aurai à interpréter. Ensuite, il y a tout un travail sur le sens que je pourrai donner à ma façon de jouer le personnage. Je crois que c'est ainsi que les cinéastes avec lesquels j'ai travaillé ont procédé pour accepter de m'associer à leur projet.

Avant de commencer à jouer une scène, comment vous préparez-vous ?
K. K. : Je lis d'abord le script et je me demande comment je vais interpréter la scène en question. Mais ce n'est pas juste une question de comment je vais la faire. Il y a aussi l'importance de la réplique qu'il faut bien savoir pour se positionner comme il faut le moment venu sur le plateau. Bref, je défends l'idée qu'il faut bien s'investir dans la préparation.

Ceux qui ont eu la chance de vous voir en France dans La Ballade de l'impossible, Solanin et Oniichan no hanabi [ces deux derniers films ont été projetés dans le cadre du ciné-club de Zoom Japon] ont pu voir qu'il se dégage de vous une certaine modestie. Pourtant chacune de vos apparitions laisse une forte impression…
K. K. : Je ne veux pas tomber dans la facilité ni faire des choses inutiles. J'essaie aussi de ne pas prêter attention à la caméra. Par ailleurs, je ne cherche pas à en faire trop, car je crois à l'intelligence des spectateurs. A mes yeux, ce qui compte, ce n'est pas la technique, mais plutôt ce qui peut surgir de ma propre expérience et j'essaie de m'y tenir.

Comment vous positionnez-vous dans cet univers cinématographique en pleine mutation ?
K. K. : Je cherche simplement à trouver ma place dans un environnement où il y a de plus en plus de scénarios et de films un peu trop gnangnans.

Vous êtes quand même optimiste ?
K. K. : Bien sûr. Je pense que l'horizon du cinéma japonais n'est pas bouché. Je crois beaucoup à son potentiel.

PROPOS RECUEILLIS PAR G. B.

CONSTAT **Plus d'écrans, moins de cinémas**

Depuis quelques mois, de nombreuses petites salles ont disparu. Les autres tentent de trouver des recettes pour survivre.

Aussi curieux que cela puisse paraître, le séisme du 11 mars qui a frappé la côte nord-est de l'archipel a eu des retombées positives sur une salle de cinéma située à Tokyo. Uplink, c'est son nom, a vu sa fréquentation augmenter de façon notable lorsque, le 2 avril, elle a mis à l'affiche *Into Eternity,* un documentaire suédo-finlandais portant sur la construction en Finlande d'un sanctuaire destiné à abriter des déchets nucléaires. La prise de conscience du danger liée à l'accident de la centrale de Fukushima Dai-ichi n'est pas étrangère à cet engouement pour ce film qui soulève la question de l'héritage nucléaire laissé aux générations futures. *"Dans quel autre cinéma que celui-ci auriez-vous pu voir un tel film ?"* demande malicieusement ASAI Takashi. Le directeur d'Uplink connaît la réponse. Dans aucun autre, bien sûr, même si le succès de *Into Eternity* a incité d'autres cinémas à le programmer. Mais ces autres salles sont de la même taille qu'Uplink. Il s'agit de ce que les Japonais appellent les *mini theaters,* c'est-à-dire des établissements de petites tailles souvent indépendants ne disposant en général que d'un ou deux écrans. Ces cinémas ont joué et jouent encore un rôle important dans la diffusion de films dont les complexes cinématographiques ne veulent pas. Pourtant l'existence de ces salles est aujourd'hui menacée. Nombre d'entre elles ferment leurs portes, réduisant ainsi les chances pour certains longs métrages étrangers ou japonais d'être distribués. Le quartier de Shibuya à Tôkyô, où se situe notamment Uplink, a été l'un des hauts lieux des *mini theaters*. L'emploi du passé est recommandé, car depuis 2010, plusieurs de ces petites salles ont disparu. Cine Saison ou encore l'Ebisu Garden Cinema ont payé le prix fort de la concurrence exercée par des complexes multi-salles qui attirent le public jeune avec des programmations sans surprise. *"C'est un peu comme des journaux qui ne sortent plus. En définitive, c'est la diversité qui en pâtit. L'uniformisation culturelle est un véritable danger dont les Japonais n'ont peut-être pas encore conscience",* affirme SAITÔ Morihiro, observateur attentif du cinéma au Japon, qui tire le signal d'alarme depuis de nombreuses années.

Mais les petits exploitants encore en place n'ont pas dit leur dernier mot et cherchent à réagir pour éviter de connaître le triste sort de leurs collègues. *"Lorsque nous avons appris la fermeture de Cine Saison qui était considéré comme un sanctuaire pour les fans de cinéma, c'est un peu comme si nous mourrions tous",* confie NISHIZAWA Akihiro. Responsable de la programmation à Human Trust Cinema Shibuya, il a mis en place une stratégie qui semble aujourd'hui porter ses fruits. Tout en conservant une salle dédiée au cinéma d'art et d'essai, il diffuse dans les deux autres salles les films à succès du moment. Ces dernières semaines, il a ainsi programmé *A Serious man* des frères Coen tout en proposant *The Tourist* avec Johnny Depp. *"Le public qui est venu pour* The Tourist *a forcément vu la bande-annonce de* Serious man*. Résultat, la fréquentation du film des frères Coen a nettement grimpé",* ajoute-t-il. Toutefois, c'est un combat de tous les jours pour les propriétaires de petits cinémas qui doivent parvenir à sensibiliser les spectateurs de l'importance d'avoir des salles avec des programmations variées. Les questions soulevées par l'accident nucléaire de Fukushima et la remise en cause d'un certain mode de fonctionnement de la société japonaise pourraient avoir un effet bénéfique pour les *mini theaters*. En 2011, Human Trust Cinema Shibuya a choisi comme thème principal pour sa programmation *"La vie au cinéma"*. Toutes les œuvres qui seront projetées au cours de l'année auront pour vocation de faire réfléchir le public et de l'aider dans sa réflexion. Avec une ambition pareille, on se plaît à rêver de voir les salles pleines à craquer.

O. N.


Jérémie Souteyrat pour Zoom Japon

L'architecture futuriste du cinéma Rise à Shibuya attire un public nombreux.

Les petites salles disparaissent à la pelle

L'**Ebisu Garden Cinema** a fermé ses portes le 29 janvier 2011. Il avait notamment diffusé *Bowling for Columbine* de Michael Moore. **Cinema Angelica** situé à Shibuya l'avait précédé fin novembre 2010 avant que **Cine Saison Shibuya** suive la même voie fin février 2011. Désertés par des spectateurs qui préfèrent se rendre dans des complexes multi-salles plus confortables, mais moins ambitieux en termes de programmation, toutes ces salles connues ont dû jeter l'éponge. Mais le phénomène n'est pas propre à Tôkyô. Le **Nagoya Piccadilly**, qui avait été créé en 1957, a diffusé son dernier film fin mars 2011 tandis que le **Dinos Cinemas** de Sapporo a tiré sa révérence le 8 mai dernier. Et ce ne sont là que les salles les plus connues.

MUSIQUE Lyon s'offre Tôkyô

Le Japon est décidément à l'honneur dans les grands festivals français. Le festival lyonnais des Nuits Sonores du 1er au 5 juin, que l'on connaît pour sa capacité à dénicher des perles musicales en est un exemple de plus. Après avoir dédié une Carte Blanche à New York, c'est au tour de Tokyo d'être à l'honneur cette année. Le concept de Carte Blanche, véritable plateforme de liberté comme aime à le définir sa programmatrice Violaine Didier,

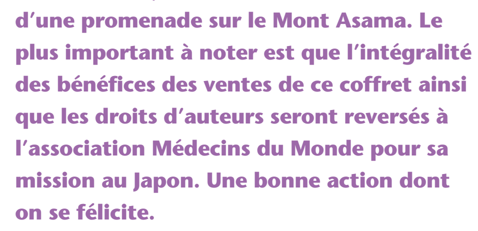


Delnial

vise à présenter des projets musicaux et audiovisuels singuliers, voire fantasques. Tout en effectuant un grand écart musical entre le rock distordu d'un groupe comme Nissenmondai ou Mono et l'électronique rocambolesque des OOIOO, la programmation a plongé dans le cœur de l'underground tokyoïte pour en présenter au public lyonnais un échantillon plus qu'appétissant. Voici quelques noms d'artistes à écouter absolument pendant ces deux journées de Carte Blanche : Daitomanabe, Dada Kingz, De!nial ou encore Doravideo. La programmation d'artistes spécifiquement tokyoïtes au cœur d'une programmation internationale n'est pas un pari gagné d'avance. 10 euros par jour pour la Carte Blanche ! On peut aussi saluer la politique tarifaire du festival et son projet artistique, fruit d'un vrai travail de défrichage. www.nuits-sonores.com

SOUTIEN Amélie Nothomb au chevet du Japon

Pour les dix ans de sa sortie en édition de poche, le roman d'Amélie Nothomb *Stupeur et Tremblements* bénéficie d'une réédition un peu particulière. L'écrivain et son éditeur ont en effet décidé de créer un coffret contenant à la fois le roman, qui a été adapté au cinéma en 2003, et une nouvelle inédite *Les Myrtilles*, récit d'une promenade sur le Mont Asama. Le plus important à noter est que l'intégralité des bénéfices des ventes de ce coffret ainsi que les droits d'auteurs seront reversés à l'association Médecins du Monde pour sa mission au Japon. Une bonne action dont on se félicite.



STUPEUR ET TREMBLEMENTS ACCOMPAGNÉ D'UNE NOUVELLE INÉDITE, LE LIVRE DE POCHE, 6,95€. EN VENTE LE 22 JUIN.

CINÉ-CLUB *Le Repas* à La Pagode, quel festin !

Pour son dernier rendez-vous de la saison, le ciné-club de Zoom Japon vous propose de découvrir ou redécouvrir *Le Repas (Meshi)* film de NARUSE Mikio. La projection aura lieu le samedi 18 juin à 10h30. Comme d'habitude, la projection sera suivie d'un débat. C'est Jean Narboni, critique et spécialiste de NARUSE, qui viendra nous parler de ce chef-d'œuvre du cinéma japonais.

57 bis, rue de Babylone 75007 Paris
Tél. 01 46 34 82 51

HUMEUR par KOGA Ritsuko

Ma vie, une simple question de papiers

Je rêvais d'être une citoyenne ordinaire en France, tout simplement, comme je l'étais dans mon pays dont le peuple ne possède pas de carte d'identité. Étant donné que j'avais décidé de venir en France, j'étais prête à m'adapter à la réglementation française. Quand j'ai quitté l'archipel, j'étais trop jeune pour comprendre les avantages que j'avais au Japon et je ne savais pas qu'il y avait ces lourdes démarches administratives pour pouvoir m'installer en France pour longtemps : Afin d'obtenir mon premier titre de séjour, je devais ouvrir un compte bancaire en France, mais pour l'ouvrir il me fallait un titre de séjour (!?). Contrairement au paradoxe de l'œuf et de la poule, la réponse de la préfecture fut rapide et définitive : d'abord le compte ! Puisque la préfecture refusait tout compromis, j'ai ouvert un compte, en acceptant les conditions inhumaines de la part d'une banque.



Puis, pour renouveler ma carte avec le statut "étudiante", je devais fournir un certificat scolaire avec des notes satisfaisantes et justifier de ressources financières. J'ai donc travaillé le soir et le week-end. Avec ces deux activités, je n'avais plus le temps de voir mes amis. J'ai ainsi failli les perdre ainsi que ma santé. Depuis mon mariage avec un Français, mon statut est passé à "vie familiale et privée", étrange comme nom. Après 10 ans de vie en France, cette année encore j'ai fait la demande de renouvellement de ma "vie", en présentant un millier de papiers. Mon mari n'a pas intérêt à perdre un seul dossier administratif. Quand on ne trouve pas tel ou tel document, c'est la scène de ménage. Le renouvellement de vie familiale pourrait causer un divorce ! Il y a des pièges partout ! Ainsi, la joie et le soulagement que je ressens à chaque renouvellement est plus fort que celui ressenti lorsqu'une commande passée sur Internet arrive dans les temps ! Par contre, si la République française refuse ma demande, dois-je me dire *"c'est la vie"* ou *"ce n'est pas ma faute !"* comme l'affirment certains, pour montrer que je suis vraiment bien intégrée ?


LA
CINĒMATHĒQUE
FRANÇAISE
BIENTÔT À
LA CINĒMATHĒQUE
FRANÇAISE
RĒTROSPECTIVE
LES 60 ANS
DE LA TOEI
Pour les amateurs
de films de samouraï
et de yakuza !
8 – 20 JUIN 2011
LA
CINĒMATHĒQUE
FRANÇAISE
Musée du cinéma
51, rue de Bercy – Paris 12e
HORAIRES + PROGRAMME
SUR CINEMATHEQUE.FR
CNC
Grands mécènes de
La Cinémathèque française
Neuflize OBC
POSITIF
ZOOM JAPON
inRockuptibles
The Geisha House, 1998, Kinji Fukasaku © TOEI

MÉMOIRE **Se souvenir et soutenir**

Deux initiatives destinées à venir en aide aux sinistrés du 11 mars rapportent des témoignages très forts liés à la catastrophe.

Bientôt trois mois que le séisme le plus violent jamais enregistré au Japon et le tsunami le plus meurtrier ont ravagé le nord-est du pays, laissant derrière eux plus de vingt mille victimes et un chaos indescriptible. La catastrophe a suscité une immense émotion à travers le monde. On a vu naître un peu partout des initiatives en faveur des sinistrés afin de réunir des fonds utiles à la reconstruction. Des maisons de disques ont mis en vente des compilations *"pour le Japon"*, des danseurs étoiles se sont réunis pour manifester leur solidarité *"avec le Japon"*, des musiciens ont fédéré leurs talents *"en faveur du Japon"*. On pourrait multiplier les exemples de ces mobilisations. Elles ont permis de souligner la ferveur qui s'est emparée de la planète au lendemain du tremblement de terre dévastateur. Et on ne peut que s'en féliciter. Parmi tous les projets imaginés, il y en a deux qui ont retenu notre attention, car ils s'inscrivent dans une démarche plus large que la simple collecte de fonds.



© Sasaki Ko

Sasaki Ko, *Ukedo totalement dévasté par le tsunami. Le site se situe à 8 kilomètres de la centrale de Fukushima.*

Lancé par l'éditeur japonais Kôdansha, *3/11 Tsunami Photo Project - Photograhers for Japan* a pour vocation première de témoigner de l'ampleur du désastre, en confiant à plusieurs grands noms de la photographie la tâche de rapporter des images saisies dans les régions frappées par le séisme. Les Japonais Fukada Shiho, Sasaki Ko, le Néerlandais Pieter Ten Hoopen ou encore les Américains Paula Bronstein et David Guttenfelder figurent parmi les quatorze photographes sollicités. Non seulement ils ont rapporté des clichés particulièrement forts, mais ils ont aussi voulu transmettre aux populations touchées par le séisme des messages très touchants. L'autre caractéristique de ce projet éditorial original est son moyen de diffusion. Plutôt que d'éditer un ouvrage, Kôdansha a imaginé de le distribuer via iTunes afin que les propriétaires d'iPhones ou d'iPads se le procurent facilement et pour un prix modique (0,79 euro).

La seconde initiative qui mérite aussi d'être relevée et encouragée est également distribuée de façon électronique. Il s'agit de *2:46 Aftershocks : Stories from the Japan earthquake,* plus connu sous le nom de *Quakebook*. L'idée de réunir des témoignages de l'après-séisme a été lancée sur Twitter le 18 mars, une semaine après la catastrophe, des centaines de personnes y ont répondu, apportant chacun à leur manière (textes, photos, vidéo) des histoires fortes. Le 12 avril, une version pour Kindle disponible sur le site Amazon.com a été lancée, en attendant l'édition papier bilingue (anglais-japonais) qui sera en vente le 14 juin sur le site Amazon.co.jp. Deux initiatives originales qui permettent de prendre conscience des conséquences induites par le désastre du 11 mars 2011.

Gabriel Bernard

RÉFÉRENCE

3/11 TSUNAMI PHOTO PROJECT
www.kodansha.co.jp/english/311/
QUAKEBOOK
http://www.amazon.co.jp/dp/4876152373/

MUSIQUE Bienvenue dans l'univers de Yuyutopia

Inspirée par de nombreux courants musicaux, la musicienne japonaise livre un premier opus très prometteur.

Ce qui frappe l'auditeur après la première écoute d'*Aqua Shift*, l'album de Yuyutopia, c'est son côté envoûtant. La jeune artiste japonaise parvient, en effet, à nous transporter dans son univers musical où se côtoient le jazz, la pop et un désir d'expérimenter. Toutefois, au lieu de se perdre sur les chemins de l'expérimentation comme certains musiciens peuvent être tentés de le faire au risque d'en oublier l'auditeur, Yuyutopia fait l'effort d'accompagner son public dans son voyage qui prend les allures d'une quête vers la perfection. Certains pourront dire que, *Longing*, le premier titre de l'album, ne donne pourtant pas cette impression et ils auront raison. C'est le seul reproche que l'on peut faire à *Aqua Shift* dont l'ambiance générale se retrouve davantage dans le deuxième morceau intitulé *The Trace*. La mélodie est parfaite et s'accorde très bien avec la voix de la jeune femme. Il y a dans ce morceau des éléments qui rappellent la démarche d'un David Sylvian au moment de la sortie de *Brilliant Trees* en 1984. Yuyutopia donne ainsi la preuve qu'elle maîtrise son sujet et qu'elle sait dans quelle direction elle va mener sa barque. Elle n'entend cependant pas tomber dans la facilité, en se laissant entraîner dans la seule voie du jazz. Elle prend des risques, qu'on sait calculés, mais peu importe, on apprécie ce désir de solliciter l'auditeur et de lui demander de fournir un minimum d'efforts pour apprécier tout le travail accompli. On sent en effet que Yuyutopia a dépensé beaucoup d'énergie pour la réalisation de cet album, aboutissement d'un parcours de longue haleine. Pianiste de grand talent, elle a manifesté, très jeune, l'envie de composer, cherchant à combiner les différentes influences dont elle s'est nourrie. Son passage dans de grands conservatoires lui a permis de perfectionner sa technique, lui donnant ainsi une liberté et une audace plus grandes pour ses compositions qui ne se limitent pas à la chanson. Elle a écrit pour le cinéma et pour des chorégraphies, montrant l'étendue de son champ d'intervention. On retrouve d'ailleurs l'influence de ces expériences dans un titre comme *The Sailing*. Installée en France depuis plusieurs années, la jeune femme n'en oublie pas pour autant ses origines avec deux chansons en japonais, notamment *Kowai mono*. Mais là encore, elle nous surprend, en l'interprétant sur un air aux accents brésiliens. *Aqua Shift* se savoure comme un bon roman qui vous conduit d'un univers à un autre sans que vous vous y attendiez. Inutile donc de résister au charme d'un premier disque plus que prometteur. Yuyutopia montre qu'elle dispose des ressources nécessaires pour faire une belle et grande carrière.

G. B.



RÉFÉRENCE

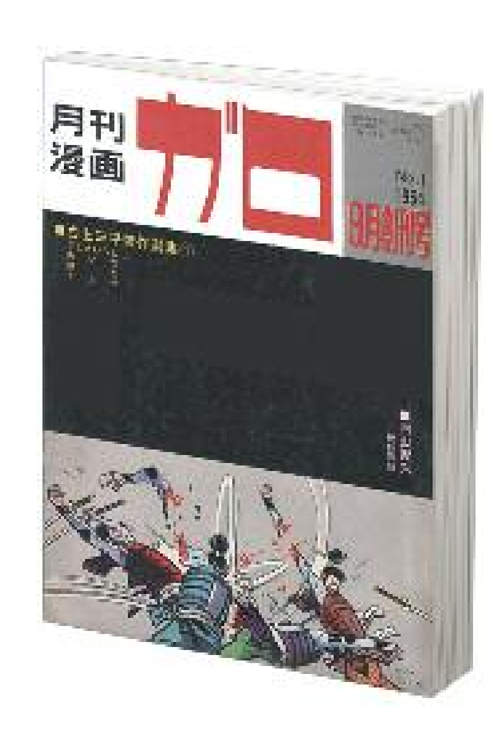
AQUA SHIFT de Yuyutopia, Algarade, dist. Zimbalam. www.yuyutopia.com Yuyutopia sera en concert au Sunset, 60 rue des Lombards 75001 Paris le 17 juin à 20h. www.sunset-sunside.com

EXPOSITION **Il était une fois *Garo***

Du 7 juin au 9 juillet, Espace Japon rend hommage à l'une des publications les plus innovantes de la bande dessinée.

Les vrais amateurs de manga le connaissent et savent le rôle influent qu'il a eu auprès de très nombreux dessinateurs. Pourtant, rares sont les exemplaires disponibles en France. Voilà pourquoi l'exposition *Une révolution nommée Garo (1964-1974)* organisée à Espace Japon est un événement qu'il convient de ne pas manquer. Elle rend hommage à *Garo*, l'un des magazines cultes de la bande dessinée *made in Japan* et de la culture contestataire. Lorsque *Garo* paraît en septembre 1964, Seirindô, la maison d'édition de NAGAI Katsuichi a déjà deux ans d'existence. L'objectif est de donner aux dessinateurs un espace de création où ils pourront s'exprimer en toute liberté. Ces derniers ne vont pas s'en priver et offrir des œuvres originales à un lectorat composé essentiellement de jeunes étudiants qui en redemande. En 1967-68, sa diffusion atteint 80 000 exemplaires par mois, illustration de sa popularité, malgré son audace graphique parfois déconcertante. Mais c'est l'époque où tout est permis. Le cinéma a connu sa révolution comme le théâtre, il n'est donc pas étonnant que l'univers du manga, qui s'adresse alors avant tout à un public très jeune, connaisse lui aussi des changements importants. *Garo* est le premier magazine à se lancer dans la publication d'œuvres résolument destinées à un lectorat plus âgé. Le premier numéro paraît en 1964. C'est l'année des Jeux olympiques de Tôkyô qui marquent de façon significative le retour du pays dans le concert des nations. C'est aussi l'année de l'entrée en service du *Shinkansen*, le train à grande vitesse, entre Tôkyô et Osaka qui illustre le triomphe de la technologie nippone. C'est enfin l'année où le Japon entre à l'OCDE et affirme sa puissance économique. En dépit de ces bonnes nouvelles, une partie de la société japonaise, notamment sa jeunesse, est insatisfaite. Elle conteste l'emprise américaine sur le pays, rejette le traité de sécurité nippo-américain, manifeste contre la guerre du Vietnam et l'utilisation des bases américaines sur le territoire japonais pour les opérations menées sur le sol vietnamien et remet en cause le système universitaire jugé trop rigide. Ce malaise s'exprime dans la rue, mais aussi dans les arts. Le manga semble être le seul secteur à y échapper faute de support pour le diffuser. La création de *Garo* va y remédier même si, initialement, ce n'était pas le désir de ses deux fondateurs NAGAI Katsuichi et SHIRATO Sanpei. Ce dernier souhaitait surtout publier sa série fleuve *Kamui-den* dont l'action se déroule dans le Japon du XVIIème siècle. Elle raconte notamment le destin d'un paria et décrit la vie difficile des paysans à cette époque. Pour beaucoup, elle transpose la société japonaise des années 1960 avec son lot d'inégalités et de difficultés. C'est sans doute la raison pour laquelle le public qui va adhérer au message délivré par *Garo* était le même que celui qui défilait dans les rues pour dénoncer la politique gouvernementale. Peu à peu, le mensuel va attirer de nouveaux dessinateurs. Certains d'entre eux comme MIZUKI Shigeru ou TATSUMI Yoshihiro ont déjà une grande expérience derrière eux, mais la philosophie de ses deux cofondateurs les attire. D'autres débutent et contribuent à ancrer le magazine dans un avant-gardisme séduisant. TSUGE Yoshiharu, HAYASHI Seiichi, ABE Shin'ichi ou encore HANAWA Kazuichi pour ne citer que ceux-là bouleversent tous les codes et ouvrent la voie à une nouvelle vague dans le manga au cours de la première moitié des années 1970. C'est ce que l'exposition à Espace Japon montre très bien, en replaçant les différents éléments choisis dans le contexte de l'époque. On comprend mieux pourquoi *Garo* a eu tant d'importance. Non seulement il permettait à des artistes de s'exprimer, mais aussi à des intellectuels et à ses lecteurs de réagir aux événements du moment. Il était donc temps en France de mettre en avant son rôle. Dans le cadre de cette exposition, Espace Japon rend aussi hommage à TAKEMOTO Motoichi et à son trimestriel *Le Cri qui tue* qui fut le premier en France à proposer de façon systématique du manga. Créé en 1978, cette publication éphémère (6 numéros) a néanmoins joué un rôle de pionnier comme l'avait fait à sa manière *Garo*. TAKEMOTO Motoichi animera d'ailleurs plusieurs soirées à Espace Japon où il fera la démonstration de ses nombreux talents.

G. B.



Le premier numéro de Garo sorti en septembre 1964 avec comme contenu principal Kamui-den de SHIRATO Sanpei.

RÉFÉRENCE

UNE RÉVOLUTION NOMMÉE GARO 1964-1974
Espace Japon 12, rue de Nancy 75010 Paris - Du 7 juin au 9 juillet. Du mardi au vendredi 13h-19h, samedi 13h-18h. www.espacejapon.com

LANGUE Le grand jeu de la déduction

Pas toujours facile de comprendre de quoi il est question, alors restez à l'affût...

Quand on apprend une langue (en l'occurrence le japonais), il faut tout faire pour préserver cet état de doute permanent, tel un bébé qui découvre le monde et qui n'a pas la moindre conviction sur ce qui l'entoure. Débuter dans l'apprentissage d'une langue, c'est s'engager à faire face aux malentendus, aux incompréhensions, tout ce qui fait que bien souvent de nombreux étudiants choisissent d'abandonner, croyant faire fausse route. Un étudiant qui doute, c'est un étudiant qui fait travailler son imagination, son intelligence. Un étudiant qui n'a pas d'imagination ne peut pas aller bien loin. Débutant, son imagination est souvent son seul recours pour avancer. Son oreille n'est pas habituée et son vocabulaire est limité. Dans une conversation, les deux ou trois mots qu'il parvient à identifier lui servent de point de départ d'une suite de suppositions qui, par un jeu de déductions, de confirmations et d'éliminations, permettent enfin de comprendre de quoi il est question. Imaginer, supposer et... regarder. Car pour déduire au mieux ce que les mots ne permettent pas de comprendre immédiatement, il est primordial de se fier à tout ce qui constitue le cadre de la parole. Pour que les suppositions soient le plus justes possibles, il faut être attentif à tout ce qui accompagne les mots. Les expressions du visage, la gestuelle, les déplacements, mais aussi le ton de la voix... Tout fourmille d'indices. La communication n'est pas faite que de mots, et tendre l'oreille ne suffit pas toujours, il faut aussi savoir ouvrir les yeux. C'est d'ailleurs en reprenant tout ce que l'on voit, en imitant les Japonais dans ce cadre qui leur va si bien, que l'on parvient ensuite, sans finalement trop se forcer, à converser avec un minimum de naturel et à employer spontanément des tournures que des puristes réfuteraient. Des phrases interrogatives dépourvues du *ka* final où l'on compense par une intonation adéquate...

> よく眠(ねむ)れました？
> *Yoku nemuremashita ?*
> Vous avez bien dormi ?

Des omissions volontaires de particule, parce que parfois cela va sans dire...

> おなかすいたでしょう。
> *Onaka suita deshô.*
> Vous devez avoir faim.

Mais aussi de plus longues répliques entrecoupées d'une série de *ne* (ね) porteurs de bien peu de sens, mais si pratiques pour reprendre son souffle et réfléchir en parlant...

> これね、よかったら食(た)べてね。納豆(なっとう)というんだけど、ゆみちゃんはね、納豆大好(なっとうだいす)きだからね。
>
> *Korene, yokattara tabete ne. Nattô to iunda kedo, Yumi-chan wa ne, nattô daisuki dakara ne.*
> Mange ça, si tu veux. Ça s'appelle du nattô. Yumi adore ça.

PIERRE FERRAGUT

PRATIQUE

LE MOT DU MOIS

実感(じっかん) (jikkan) : sensation réelle
本当(ほんとう)に日本(にほん)にいることが実感(じっかん)できます。
Hontô ni niihon ni iru koto ga jikkan dekimasu.
Je sens vraiment que je suis réellement au Japon.

PIPO AU JAPON

dedans



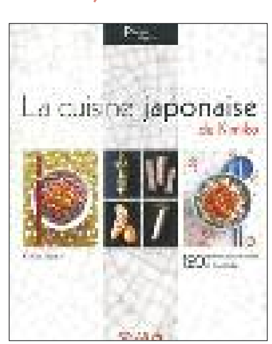






Kimiko met les petits plats dans les grands

Les amateurs de cuisine japonaise connaissent sans doute déjà Kimiko Barber. Il y a quelques années, elle avait commis un très bon ouvrage sur les sushis. Elle revient donc avec un nouvel opus grâce auquel le cuisinier en herbe va pouvoir s'essayer aux mets venus du pays du Soleil-levant. L'intérêt de ce livre de recettes, c'est son côté abordable. Pour beaucoup de personnes, la cuisine japonaise est impossible à réaliser, car elle nécessite des ingrédients difficiles à trouver et elle apparaît bien trop sophistiquée. Kimiko Barber balaie toutes ces idées reçues d'un revers de la main et prouve en moins de deux cents pages que l'on peut composer de savoureux plats japonais sans que cela relève de l'exploit olympique. Les quelque 120 recettes proposées sont simples et alléchantes. Kimiko les explique avec justesse et offre des alternatives (chose rare dans les livres de cuisine japonaise), c'est-à-dire des ingrédients de rechange si l'on ne dispose pas de tous les éléments requis. Après, c'est à l'apprenti cuisinier de jouer. Nul doute que ce livre attirera nombre d'entre eux et qu'il les séduira par son approche pratique et simple.



La cuisine japonaise de Kimiko, 120 recettes gourmandes et équilibrées, de Kimiko Barber, Editions Solar, 17,90 € - www.solar.fr

RESTAURANT **Nakagawa connaît la musique**

Non loin de la rue Oberkampf, haut lieu de la branchitude, le restaurant tenu par le chef MORI vaut bien un petit détour.

Pour se rendre chez Nakagawa, il faut prendre son plan. Ce n'est pas compliqué, mais la rue St-Hubert qui donne à la fois sur l'avenue de la République et la rue St-Maur n'est pas très connue. Mais cela vaut néanmoins la peine de tourner un peu en rond, car l'atmosphère qui règne dans ce restaurant japonais hors-norme en vaut la peine. Hors-norme, en raison de sa taille. Il y a peu de restaurants japonais de cette taille dans la capitale française. Hors norme aussi parce que Nagakawa ne se contente pas de servir à manger, il accompagne son service de musique live, notamment le vendredi soir avec la charmante NAKANO Maki dont le saxophone envahit la grande salle du premier étage. Comme on le dit souvent, la musique adoucit les mœurs. Elle doit aussi mettre du baume au cœur du chef MORI Eiji qui dirige d'une main de maître la cuisine de ce restaurant fort sympathique. En France depuis 25 ans, MORI-san a roulé sa bosse dans divers établissements avant d'entamer une carrière chez Nobu, il y a une dizaine d'années, qui l'a finalement conduit rue St-Hubert à l'ouverture de ce restaurant en 2008. *"C'est un vrai plaisir de cuisiner ici"*, assure-t-il le sourire aux lèvres. Dans sa cuisine, il prend le temps d'imaginer des plats et d'en faire profiter ses clients. *"Notre clientèle est à 90 % composée de Français. Ils apprécient à la fois l'ambiance et la cuisine que je leur propose"*, ajoute-t-il. Le principe chez Nakagawa, c'est la simplicité tout en mettant l'accent sur le goût. Pour le prouver, il sort de son frigo, un canard cuit à la vapeur et mariné dans un jus à base de sauce de soja. Il découpe deux fines tranches et dépose sur chacune d'entre elles une petite feuille de coriandre. Et là, c'est tout simplement divin. *"Ce n'est pas grand chose"*, dit-il. On a du mal à le croire, mais on le laisse le temps de savourer la seconde tranche. Le plat ne figure pas sur la carte, mais il pourrait bientôt y faire son apparition. En attendant, les clients peuvent profiter de menus très abordables à partir de 13,50 €. L'une des formules qui plaît le plus, c'est celle des tapas à la japonaise dont la portion est à 3 €. On peut ainsi déguster entre amis du poulpe à la mayonnaise wasabi ou des petits morceaux de thon mijotés. Et pour peu que vous veniez un vendredi soir, la musique de NAKANO Maki sera la cerise sur le gâteau.



Gabriel Bernard

GABRIEL BERNARD

PRATIQUE

S'Y RENDRE 3, rue St-Hubert 75011 Paris. Tél. 01 47 00 82 30 - 19h30-22h30. Fermé le dimanche. Service traiteur 11h-22h30

LA RECETTE D'EIJI, chef de Nakagawa

Mijoté d'aubergine

(Nasu no shigini)

Contrairement aux idées reçues, l'aubergine *(nasu)* n'est pas un légume méditerranéen, mais un légume chinois. Au Japon, on l'utilise beaucoup en raison de sa texture et de son goût un peu moins aigre qu'en France. En effet, l'aubergine que l'on trouve au Japon est plus petite que celle vendue sur les marchés français. Néanmoins, comme en France, c'est un légume d'été que les Japonais apprécient particulièrement à cette période de l'année. Comme nous l'avons déjà souligné ici, la cuisine japonaise est très respectueuse des saisons dans la mesure où cela permet de profiter au maximum du goût des produits récoltés au bon moment de l'année. Ainsi, l'été correspond à la période des concombres, des tomates, du potiron et bien sûr des *nasu* que les ménagères japonaises vont accommoder de la meilleure des façons. L'aubergine est ainsi souvent frite avant d'être préparée, une manière de lui conserver sa texture et de lui donner une belle couleur dorée. Il est vrai que le côté esthétique des plats est important dans la cuisine au Japon. On peut aussi la cuire à l'eau pour en faire d'excellentes salades. Cependant, il faut toujours veiller à ce qu'elle ne cuise pas trop longtemps afin de pouvoir apprécier en bouche sa texture et son goût. De quoi nous ouvrir l'appétit et nous donner quelques bonnes idées de plats à base d'aubergine.

INGRÉDIENTS (pour 4 personnes)


Gabriel Bernard

1 belle aubergine

1 pincée de sel
5 petites louches de dashi
1 petite louche de mirin
1 petite louche de sauce de soja
1 c. à s. de sucre

1/2 litre d'huile de tournesol

Gingembre rapé
Un poireau chinois émincé ou de la ciboulette

PRÉPARATION

1 - Peler l'aubergine de manière à laisser une bande de peau. **2** - Couper l'aubergine en deux. Couper chaque moitié en morceaux de 4 cm environ. **3** - Faire chauffer à 190°c l'huile dans un récipient adapté. **4** - Une fois que l'huile est chaude, plonger les morceaux d'aubergine pendant 4 à 5 minutes en les tournant régulièrement. **5** - Egoutter les morceaux dans une passoire avant de verser de l'eau préalablement chauffée afin de retirer le gras de la cuisson. **6** - Dans un casserole, faire chauffer le mélange de dashi, mirin, sauce de soja, sucre et sel. Porter à ébullition. **7** - Plonger les morceaux d'aubergine dans ce mélange pendant 2 minutes. **8** - Retirer les morceaux et les placer par quatre dans un petit bol. **9** - Arroser avec la sauce. Ajouter un peu de gingembre rapé et de poireau chinois émincé. Servir chaud ou froid selon le goût ou la saison.

Gabriel Bernard

Achevée en 1933, l'église d'Ôe est construite en craie blanche. Elle l'a été par le père Garnier, un Français venu rendre hommage à la foi de la population.

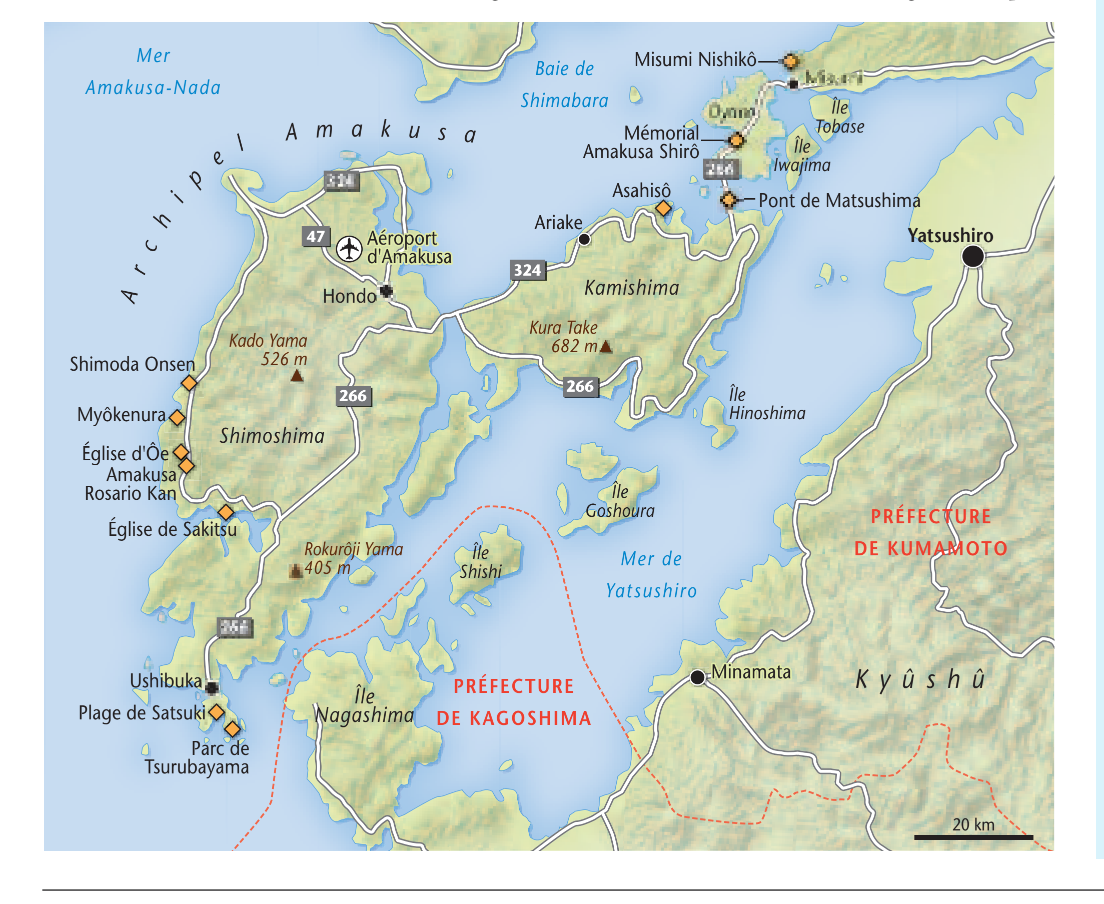
DESTINATION Amakusa, bienvenue au paradis

A quelques kilomètres au sud-ouest de Kumamoto, l'archipel d'Amakusa est un endroit étonnant et plein de charme.

Majestueux sans pour autant être gigantesque, le pont de Matsushima est le dernier ouvrage d'art que vous empruntez avant d'arriver dans l'archipel d'Amakusa, territoire paradisiaque composé de plusieurs îles dont les deux principales sont Amakusa Kamishima et Amakusa Shimoshima. La première grande étape de ce périple au sud de Kyûshû est donc le pont de Matsushima et son observatoire qui permet de prendre la mesure de la beauté de cette région méconnue des touristes occidentaux qui préfèrent encore les grands classiques que sont Kyôto ou Tôkyô. Aussi à un moment où l'on hésite à se rendre dans l'archipel par crainte des séismes et des radiations, Amakusa est un endroit qui vous fera oublier les centrales nucléaires et les tremblements de terre. En provenance de la péninsule de Sankaku, le voyageur n'a pas d'autres moyens de profiter d'Amakusa que la voiture, le bus ou la bicyclette pour les plus courageux. Depuis la gare de Misumi, on peut emprunter des bus (le pass de 4 jours coûte 4000 yens) grâce auxquels on peut accéder à l'ensemble des principaux lieux intéressants des deux îles. Une façon tout à fait agréable de profiter des paysages et de l'atmosphère particulière qui règne dans cette partie du Japon que les Japonais eux-mêmes ne fréquentaient pas beaucoup. La mise en service du *Shinkansen* à Kyûshû début mars a, semble-t-il, ravivé l'intérêt des touristes nippons qui viennent découvrir un endroit riche en tradition et chargé d'histoire. Avant de se lancer sur la route des cinq ponts qui relient la péninsule aux deux îles d'Amakusa et de faire halte au pont de Matsushima, une petite visite de Misumi Nishikô s'impose. Ce port construit à la fin du XIXème siècle est le seul de cette époque encore en l'état dans l'archipel. Plusieurs bâtisses au style bien marqué et avec des couleurs chatoyantes sont ouvertes au public, certaines ayant été transformées en café. Le temps d'avaler un petit en-cas, en profitant de la vue sur la baie de Misumi, et vous serez prêt à prendre la route pour aller

à la découverte d'autres surprises pour le moins étonnantes.

Sur le chemin qui mène au pont de Matsushima, vous serez sans doute interpellé par un bâtiment dont la forme rappelle à la fois celle d'un gros gâteau à la crème et celle d'une église. Il s'agit du Mémorial Amakusa Shirô situé à Kami-amakusa. Au-delà de son architecture originale, cet endroit est intéressant, car il rappelle aux visiteurs que la région a longtemps été un bastion chrétien et qu'elle le reste encore aujourd'hui. Introduit par les missionnaires portugais arrivés au Japon au milieu du XVIème siècle, le christianisme s'est très bien implanté dans cette région particulièrement pauvre. En 1589, Amakusa comptait 30 églises et plus des deux tiers de sa population avaient été convertis. L'interdiction de la religion chrétienne par les Tokugawa quelques années plus tard et la fermeture du pays à l'influence étrangère s'est traduit pour les habitants d'Amakusa par l'obligation de renier leur religion et par une traque de tous ceux qui s'y refusaient. Bon nombre d'entre eux ont continué à prier secrètement devant de petites statues de la Vierge. C'est cette histoire que le Mémorial Amakusa Shirô retrace ainsi que celle d'Amakusa Shirô, adolescent de 16 ans, qui, à la fin de 1637 a mené la rébellion de Shimabara contre la politique anti-chrétienne des Tokugawa. Le christianisme a donc profondément marqué cette région qui reste aujourd'hui plus chrétienne que la moyenne nationale. Il faut dire que la ferveur des "chrétiens cachés" (*kakureta kurishitian*) comme on les appelait a contribué à enraciner cette religion. Lorsque le



LE BON PLAN

Ramener la confiance

Parmi les premières mesures entreprises au lendemain du terrible séisme du 11 mars, le rétablissement des moyens de transport a été prioritaire. Les lignes de chemin de fer très touchées sont désormais en fonc-



tion, y compris la ligne de *Shinkansen* entre Tôkyô et Shin Aomori. Voilà pourquoi, la compagnie JR East appuyée par plusieurs collectivités locales ont lancé une campagne de promotion du tourisme dans la région d'Aomori située au nord et au nord-ouest des zones sinistrées par le tsunami. L'idée est de rappeler que cette partie du pays qui a échappé aux destructions dispose de très nombreux atouts. Jusqu'au 22 juillet, plusieurs initiatives vont être prises pour les vanter et encourager les touristes à se rendre notamment à Hirosaki, Goshogawara ou encore au lac Towada. La campagne s'inscrit dans cette politique qui consiste à soutenir la reconstruction par le tourisme.

Tourisme dans la région d'Aomori
www.jreast.co.jp/tabidoki/aomori/

Japon s'est doté d'une Constitution rétablissant la liberté religieuse, de nouveaux missionnaires ont fait le déplacement et aidé la population locale à reconstruire des églises. On voit donc de nombreux clochers à l'horizon, ce qui ne manque pas d'étonner le voyageur qui s'attend plutôt à rencontrer des temples ou des sanctuaires. C'est particulièrement vrai dans le port de Sakitsu, à Amakusa Shimoshima. Implantée dans un fjord qui rappelle la Norvège, l'église de Sakitsu et son clocher de tuiles grises domine les autres constructions. Bâtie en 1934 dans un style néo-gothique, elle a la particularité de disposer d'un sol recouvert de tatamis, ce qui signifie que l'on y pénètre après s'être déchaussé. A quelques kilomètres au nord de Sakitsu, l'église d'Ôe est aussi un édifice digne d'intérêt dont la couleur blanche, son plafond décoré de fleurs colorées et le style qui rappelle les églises mexicaines tranchent avec l'austérité de celle de Sakitsu. Implantée sur une petite colline, elle a été construite en 1933 par un Français, le père Garnier, dans une région où les "chrétiens cachés" étaient particulièrement nombreux. Lorsque le ciel est bleu et que le soleil darde ses rayons sur ce bâtiment (ce qui est souvent le cas), il s'en dégage une impression assez étonnante de sérénité. Non loin de là, l'Amakusa Rosario Kan regroupe de nombreux objets de culte que les "chrétiens cachés" utilisaient pour prier. Une petite visite s'impose pour comprendre cette période de l'histoire japonaise.

Après avoir été impressionné par cette présence chrétienne, le visiteur le sera tout autant par la beauté des paysages naturels. Outre l'observatoire situé au pont de Matsushima à partir duquel on prend la mesure de la richesse des lieux, une petite halte à Myôkenura est recommandée. Il suffit de suivre la route 389 au nord de l'église d'Ôe pour découvrir ce site magnifique façonné par les vagues et le vent. Un cadre digne de figurer dans votre album de souvenirs et dont on ne se lasse pas. Amakusa ne manque pas de ressources en la matière. La nature a bien fait les choses et lorsque celle-ci n'a pas fait suffisamment, l'homme y a ajouté sa touche comme le parc de Tsurubayama à la pointe sud d'Amakusa Shimoshima. En 1978, on y a planté quelque mille cerisiers dont la floraison en mars-avril est un véritable régal pour les yeux. Cette période de l'année est d'ailleurs un des moments les plus agréables pour visiter la région, car les températures y sont douces et la météo clémente. Pour peu que l'on s'y trouve le troisième week-end d'avril, on peut assister à la fête d'Ushibuka Haiya où des milliers de personnes viennent danser dans les rues de la ville d'Amakusa. L'été, il fait chaud, très chaud malgré la présence d'une petite brise marine. C'est le moment de profiter des plages, notamment celles de Satsuki, située non loin du Tsurubayama, d'Ariake, sur la côte ouest d'Amakusa Kamishima, elles aussi aménagées par les hommes. Elles sont nombreuses et le sable blanc devant cette mer bleue turquoise constitue une invitation à laquelle il est difficile de résister.



Quelques spécialités à base de poulpe vendues au marché d'Ariake, haut lieu de la gastronomie locale.

DR

Comme d'autres endroits paradisiaques, Amakusa sait aussi séduire le visiteur par la qualité de sa cuisine. Rappelons que le Japon ne manque pas de ressources en la matière. La spécialité d'Aamakusa, s'il faut n'en citer qu'une seule, est le poulpe *(tako)*. A Ariake, une énorme sculpture vient vous le rappeler. Après avoir profité de la plage, un petit tour au marché local ou l'un des nombreux restaurants vous permettront de déguster l'un des succulents plats à base de poulpe comme le steak de poule, le *tako tendon* (beignets de pouple sur un lit de riz) le *tako meshi* que l'on mélange simplement à du riz blanc. On trouve bien sûr des *takoyaki*, boulettes grillées de poulpe, que les Japonais apprécient beaucoup. Un des meilleurs endroits pour s'initier à la cuisine à base de poulpe se nomme Asahisô. Pour 5 000 yens [43 euros], on vous servira un menu dans lequel le mollusque est accommodé de huit manières différentes, un véritable moment de plaisir. Mais tout le monde n'est pas fan de *tako* et il serait injuste de limiter Amakusa au seul poulpe. La région est riche en poissons et coquillages. La sardine, la daurade ou encore les praires figurent à la carte de plusieurs très bons restaurants où le plaisir des yeux et du palais est divinement entretenu. C'est aussi le cas dans la plupart des établissements thermaux que l'on trouve à Amakusa. A l'instar des autres régions du Japon, l'archipel dispose de nombreuses sources d'eau chaude au tour desquelles des hôtels ont été implantés. Sur l'île d'Amakusa Shimoshima, il est recommandé de séjourner à la source thermale de Shimoda Okuzashiki, la plus ancienne de la région avec ses 800 ans d'histoire. Elle se situe au nord de Myôkenura. Parmi les établissements qu'on y trouve, on peut se laisser séduire par l'ambiance du Gunpôkaku Garasha (à partir de 10 500 yens la nuit en demi-pension) et son style années 20 ou celle de l'Ishiyama Rikyû Gosoku no Kutsu plus luxueuse (à partir de 26 400 yens en demi-pension). Ses balcons et ses bains privés avec vue sur la mer sans oublier une nourriture irréprochable justifient ce prix un peu élevé. Mais n'est-on pas prêt à tout pour un petit coin de paradis ?

Gabriel Bernard

PRATIQUE

POUR S'Y RENDRE Au départ de Kumamoto, 1h40 jusqu'à Matsushima (1 480 yens) ou 2h25 jusqu'à Hondo (2 180 yens). Un à deux autocars par heure. 53 mn jusqu'à Misumi par train (ligne Misumi, 720 yens). Pour circuler à l'intérieur de l'archipel, possibilité d'emprunter des bus (4 000 yens le pass). On peut avantageusement consulter le site de l'Office du tourisme : www.t-island.jp

EXPOSITION **Enfance et guerres**

Un regard sur la façon dont les enfants vivent les conflits et leurs conséquences.

Les images de guerre nous laissent rarement de marbre, surtout lorsqu'elles touchent aux enfants. Au Musée de la photographie de la ville de Tokyo, on a choisi de mettre en évidence cet aspect des choses dans une très belle exposition baptisée simplement *Photographies d'enfants et de guerres*. Les clichés présentés montrent comment les enfants doivent s'adapter à des conditions de vie difficiles pendant et après les conflits. Une grande partie des photos présentées concerne le Japon et l'on peut découvrir de très belles photographies signées TÔMATSU Shômei ou encore TAMURA Shigeru. Pour les promoteurs de l'exposition, il s'agit de montrer comment les images des enfants en temps de guerre ont été utilisées pour provoquer émotions et réactions dans l'opinion publique au moment de leur publication. Un travail pédagogique particulièrement intéressant à un moment où notre société moderne accorde une confiance aveugle aux images. Jusqu'au 10 juillet.


ODAIRA NAMIHEI

Tokyo Metropolitan Museum of Photography


Tômatsu Shômei, "Sœurs", Tsukudajima, 1955

S'Y RENDRE

TOKYO METROPOLITAN MUSEUM OF PHOTOGRAPHY Yebisu Garden Place, 1-13-3 Mita, Meguro-ku, 153-0062 Tokyo. Tél. 03-3280-0099 - http://syabi.com/english.php
Ouvert : 10h-18h du mardi au dimanche.

MANGA **TEZUKA Osamu rencontre Bouddha**

Celui qu'on présente comme le père du manga moderne a consacré une de ses œuvres à la vie de Bouddha [éd. Tonkam]. Le Musée national de Tokyo lui rend hommage en présentant à la fois ce travail admirable ainsi que des sculptures et des images bouddhiques. Jusqu'au 26 juin.

MUSÉE NATIONAL DE TOKYO
13-9 Ueno, Taito-ku, Tokyo Tél. : 03-5405-8686.
Ouverture : 9h30-17h - http://budda-tezuka.com


SOUVENIRS **Des objets *made in Tôhoku* à Tôkyô**

Si l'on hésite encore à se rendre dans le Tôhoku suite au séisme du 11 mars, rien n'empêche de soutenir cette région en se faisant plaisir. La boutique Bingoya spécialisée dans l'artisanat propose une large sélection de produits venus de cette partie du Japon à des prix raisonnables.

BINGOYA
10-6 Wakamatsuchô, Shinjuku-ku, Tôkyô
Tél. : 03-3202-8778. Ouverture : 10h-19h

Zoom Japon est publié par les éditions Ilyfunet
12 rue de Nancy 75010 Paris - France
Tél : 01 4700 1133 Fax : 01 4700 4428
www.zoomjapon.info - courrier@zoomjapon.info
ZOOM JAPON
Dépôt légal : à parution ISSN : 2108-4483 Imprimé en France
Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Pierre Ferragut, Eric Rechsteiner, Jérémie Souteyrat, Uozumi Sakiko, Ritsuko Koga, Aurélie Boissière, Elodie Brisson, Yoshié Takano, Takako Taniguchi, Miwa Takano, Makoto Sato, Hirofumi Chonan, Kanda Graphisme (maquette).
Publicité : Kimié Ozawa, Yoshiyuki Takachi, Rié Tanaka.
Responsable de la publication : Dan Béraud



TOKYO-e
KEIZO KITAJIMA
YUTAKA TAKANASHI
YUKICHI WATABE
LE BAL
EXPOSITION
20 MAI – 21 AOÛT 2011
À L'OCCASION D'UNE SAISON
JAPONAISE AU BAL
LE BAL
6, Impasse de la Défense
75018 Paris - France
Métro Place de Clichy
Tél 01 44 70 75 50
www.le-bal.fr
AVEC LE SOUTIEN DE ANA
MAIRIE DE PARIS
îledeFrance
Alcatel·Lucent
Avenance
BNP PARIBAS
FONDATION PATRIMOINE
FONDATION TOTAL
PMU
SFR
VINCI
CIRCAD
DUPON DIGITAL PHOTO LAB
FUJIFILM
iGuzzini
Gestion et Développement Patrimonial
Cinéma
playBac
SciencesPo.
La fémis
Télérama
art press
polka
LE BAL EST UN PROJET DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAGNUM
© KEIZO KITAJIMA, TOKYO, 1979 – CONCEPTION GRAPHIQUE ATALANTE-PARIS